

# La maison Bromet – Sa situation

Par Jean-Louis LABORIE

La maison Bromet apparaît pour la première fois dans le « Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI<sup>ème</sup> au XVI<sup>ème</sup> siècle » de Viollet-Le-Duc. En fait, il ne cite pas le patronyme et même ne parle que de la boutique : « *son ouverture n'a pas moins de sept mètres; sa construction remonte au XV<sup>ème</sup> siècle. L'arc surbaissé, obtenu au moyen de quatre cintres, est double dans les reins, simple en se rapprochant de la clef...* »<sup>1</sup>. Il insère dans ce paragraphe un dessin de l'arceau en question. Il est à nouveau question de « *la maison de M. Bromet* » dans le bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne de 1886 avec une gravure des deux écus qui y sont visibles<sup>2</sup>. En 1916, dans cette dernière revue, M. de Tholozany qui dispose d'un inventaire ancien de l'immeuble, propose sa publication. Le président de la Société, à cette occasion, « *rappelle l'intérêt que présente la boutique de cette maison, publiée par Viollet-Le-Duc dans son dictionnaire d'architecture* »<sup>3</sup>.

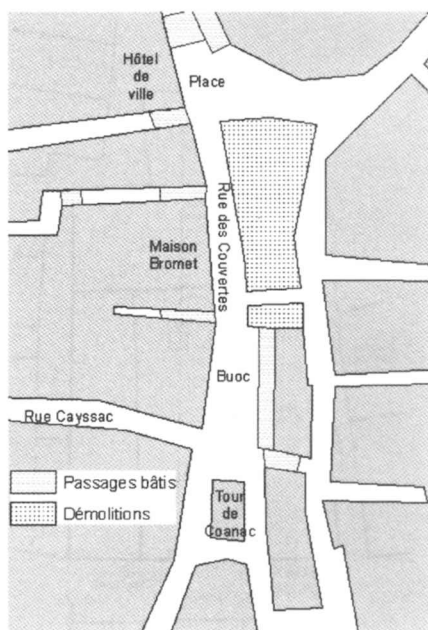
Cet ensemble est situé au-devant la halle, emplacement privilégié tant par ses atouts commerciaux que par un environnement lumineux, chose rare en pleine ville de Saint-Antonin.



En 2015

Mais, ce n'a pas été toujours le cas. Nous devons au cher Georges Julien l'excellent article paru dans le bulletin de 1992 dans lequel il a décrit les péripéties de la construction de la halle, venue remplacer un pâté de maisons démolies entre 1838 et 1840. Auparavant, nous avions en façade, une rue plus sombre, car encastrée entre des immeubles à deux étages, qui était connue au XVII<sup>ème</sup> siècle

comme la « rue de la Sabaterie tendant de la place publique à celle du Buoc ». Lorsque nous remontons le plus haut que nous pouvons dans le temps, le nom que nous avons pour la portion de voie qui jouxte la maison est « *carriera de las Cubertas* », autrement dit rue des Couvertes. Nous ne connaissons guère cette partie de Saint-Antonin avant le milieu du XV<sup>ème</sup> siècle. En 1461, les limites du Buoc étaient encore contestées, par exemple par ce riche bourgeois qu'était Jean Curat dont nous reparlerons, qui voulait construire dessus. Cet espace dont le nom peut signifier « vide »<sup>4</sup> était la deuxième place de la ville, la première étant la « place publique » située devant l'hôtel de ville de l'époque, toutes les deux très commerciales. Les propriétaires de notre



Le centre-ville en 1830

maison, située entre les deux, n'avaient aucun mal à louer, cher, les boutiques du rez-de-chaussée. Par contre, la topographie actuelle du quartier n'explique pas comment fonctionnaient les ouvriers situés dans la petite ruelle baptisée récemment ruelle de l'orfèvre Bromet. Lorsqu'en plus, comme cela sera dit plus loin, la base ancienne de la maison se trouve au fond de la cour actuelle, on doit en déduire qu'entre le XIII<sup>ème</sup> et le XV<sup>ème</sup> siècle, l'urbanisation du centre ancien a été modifiée.

### La formation de la maison (par Thierry de Lastic)

La maison Bromet, dans son état actuel, intègre quatre maisons anciennes plus modestes<sup>5</sup>, ainsi que cinq boutiques donnant sur la place. Les actes notariés permettent d'en suivre la formation progressive au cours des siècles. La première mention d'un bâti remonte à 1272 et concerne vraisemblablement la maison Bourdarios<sup>6</sup> dont l'entrée se faisait, non par la rue, mais par la ruelle sud (celle-ci

n'est plus visible car elle a été incluse dans l'agence immobilière). Dès 1330, grâce à deux actes, on connaît le nom des propriétaires des parcelles avec des renseignements qui suggèrent que leur emprise correspondait globalement à l'emprise de l'immeuble actuel. Ce qui deviendra la cour intérieure dépendait de « *l'ostal* » du fond, qui appartenait aux Baudus. Vers 1420, la configuration des maisons est analogue à celle de 1330 (voir figure 1 ci-dessous). Les deux parties de la maison Delbarry communiquaient par leur angle commun et enveloppaient sur deux côtés la maison Bourdarios. La ruelle sud donnait accès aux trois maisons Bourdarios, Delbarry et Baudus. De même, on accédait à la maison Beyne par la ruelle nord<sup>7</sup>.



Figure 1 : 1422

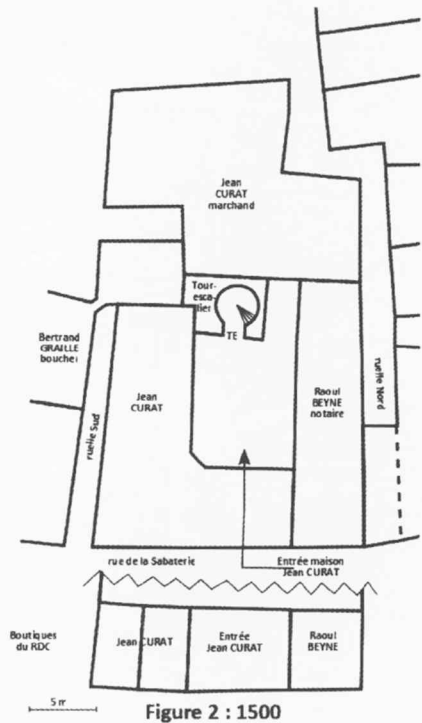
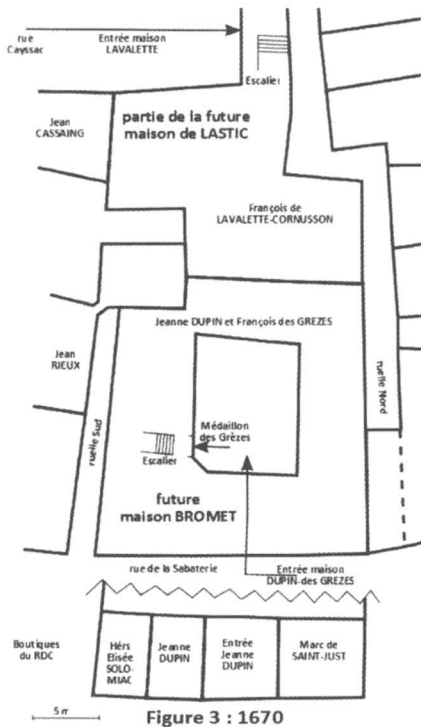


Figure 2 : 1500

Entre 1450 et 1475 environ, un riche marchand, Jean Curat, achète les maisons Bourdarios, Delbarry et Baudus avec les quatre boutiques du rez-de-chaussée. Il constitue ainsi un grand ensemble sur trois côtés de la cour (cf. figure 2). Il réunit deux boutiques de la façade pour en faire l'entrée de sa demeure. Au droit de l'entrée, il fait ériger une tour d'escalier (TE) pour desservir les étages. Elle est toujours visible, au fond de la cour, avec sa belle porte gothique,

malheureusement très mutilée<sup>8</sup>. A l'intérieur, l'escalier à vis a disparu, mais il reste les départs vers les différentes pièces des trois, voire quatre niveaux de la maison.

Cinquante ans plus tard, vers 1520, Blanchefort Monteils intègre dans l'ensemble précédent la maison Beyne sur le dernier côté de la cour. Il recomposera la façade donnant sur la place avec, aux étages, sans doute des ouvertures Renaissance, malheureusement remplacées par les fenêtres actuelles au XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>9</sup>. Au rez-de-chaussée, les quatre ouvertures que l'on voit encore datent du début du XVI<sup>ème</sup>. Trois correspondaient à des boutiques. La dernière (la 3<sup>ème</sup> à partir de la gauche avec l'arc en accent circonflexe) était, comme encore aujourd'hui, l'entrée de la maison. Ajoutons que Blanchefort Monteils possède dans le quartier plusieurs autres maisons.



En conclusion, Jean Curat et Blanchefort Monteils ont procédé à l'assemblage de plusieurs édifices, créant deux nouvelles entrées de belle facture, l'une derrière l'autre, sur la rue et dans la cour. Ils ont condamné les anciennes portes qui subsistent de nos jours dans les ruelles. Dans les anciens logis, subsistent des vestiges des intérieurs médiévaux.

En 1658, Philippe de Beyne, seigneur de Rouyre, descendant de Blanchefort Monteils, divise sa grande maison en deux dans le sens de la largeur (cf. figure 3). La partie arrière, l'actuel hôtel de Lastic, desservie maintenant par un grand escalier au fond d'une cour donnant sur la rue Cayssac, sera vendue pour une génération aux Lavalette. La partie avant, l'actuelle maison Bromet, est vendue à

David Dupin qui la transmet à sa nièce épouse du sieur des Grèzes. Elle est desservie par un escalier à double volée situé dans l'aile gauche. De la cour, on accède à cet escalier par une porte encadrée primitivement de deux colonnes dont il reste les chapiteaux, et surmontée d'un médaillon qui évoque les armes des Grèzes<sup>10</sup>.

### **Les propriétaires** (par Jean Louis Laborie)

On sait peu de choses des plus anciens propriétaires de l'immeuble. En ne retenant que ceux de la grande maison du fond de la cour, on rencontre en 1330, Bernard Molinier<sup>11</sup>, un médecin, peut-être le premier qui ait exercé ici. Parmi les autres habitants notables, on retiendra encore les Baudus qui résidaient ici en 1375 et y étaient encore en 1459 ; après quoi, ils s'établirent dans un emplacement très commercial aux Mesures nouvelles de la ville, en face de la maison Muratet. C'étaient des marchands bourgeois qui abandonnèrent la ville dès le début des guerres de religion, ayant choisi de rester catholiques. La famille grimpa petit à petit aux premiers plans de la société cadurcienne et finit par être anoblie. Amable de Baudus, qui fut maire de Cahors au XVIII<sup>ème</sup> siècle, reçut et transmit à ses descendants le souvenir de ce Saint-Antonin que leurs aïeux avaient été contraints de quitter<sup>12</sup>.

Après les Baudus, la maison du fond passa à une autre famille de marchands bourgeois comportant aussi un médecin, les Curat. Ils s'éteignirent avec Jean, un peu avant 1500. Leurs biens passèrent aux Nissolières dont il a été parlé dans le bulletin 2008. On sait peu de choses de Blanchefort Monteils qui est à l'origine de l'édifice actuel. Nous disposons quand même d'un renseignement important tiré d'une lettre adressée en 1522 par les officiers du sénéchal de Rouergue au roi François premier qui leur avait demandé de procéder à des emprunts en son nom. Ceux-ci proposèrent de s'adresser, entre autres, à « *Blanchefort Monteilh, marchand de la ville de Saint-Anthony, pour la somme de douze cens livres tournois, etc.* ». Il figure, avec six autres rouergats habitants de Verfeil, Rodez, Brusque et Millau, comme étant « *des principaulx ayans deniers contans d'icelle sénéchaussée et gens pour fournir lesdictes sommes* »<sup>13</sup>. À Blanchefort succéda son fils que l'on appelle désormais « noble Antoine de Montels écuyer seigneur de Blanchefort ». Il est un moment gouverneur de Saint-Antonin pendant les troubles, mais est peu apprécié si l'on se fie au registre du

conseil de ville dans lequel on lit le jeudi 31 mars 1570 : « on délibère sur la demande de Mr. Blanchefort gouverneur, qui désire être relevé de son commandement. On lui reproche les violences de ses soldats qui poursuivent les femmes jusque sur les toits..., sa faiblesse, les soupçons qui s'élèvent contre son gendre, Mr de Royre...<sup>14</sup>». Après Antoine de Monteils, la maison qui comprenait alors des dépendances s'étendant sur une grande partie de l'îlot entre la rue Cayssac et la ruelle de l'orfèvre Bromet, sera transmise pendant trois générations par voie féminine. Les propriétaires de la maison sont surtout connus comme les seigneurs de Royre ou de Rouyre, du nom du château qu'ils possédaient sur la commune de Sainte Cécile du Cayrou dans la vallée de la Vère. Petit à petit, leur fortune s'amenuise, ce qui va les amener à vendre le derrière de la maison à François de Lavalette marquis de Cornusson, sénéchal de Toulouse. Cette partie de maison s'ouvrira désormais rue Cayssac. On sait que les Lavalette résidaient depuis toujours dans la région où leurs différentes branches possédaient plusieurs châteaux. Le marquis devait sans doute partager son temps entre celui de Cornusson, l'abbaye de Beaulieu qui était à son frère Jean, et ce nouveau logis où il mourra en 1680. A cette époque, les seigneurs de Rouyre ont déjà vendu, au prix de 2 167 livres, à David Dupin dit Dupin Saint-Pierre, curé de Lavaurette, le devant de la maison qui allait désormais être définitivement séparé du derrière<sup>15</sup>. Le contrat est daté du 23 mai 1658. Nous n'insisterons pas sur les Dupin qui, pendant deux cents ans à partir de 1560, jouèrent un rôle majeur à Saint-Antonin en tant que consuls et juges, car ils ne marquèrent que très peu cette maison. En effet, David Dupin cède très rapidement la maison à sa nièce Jeanne Dupin qui épouse Pierre François des Grèzes, sieur de La Garenne.

Très étonnante famille que ces François ! Leur fortune remonte à Claude François, chantre et maître de musique des enfants de chœur de la cathédrale du Puy à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle<sup>16</sup>. Il eut la bonne fortune de séduire la reine Margot qui l'installa chez elle, dans son château d'Usson. Des anecdotes scabreuses ont circulé sur leur relation, qui ne seront pas reprises ici. Une chose certaine est qu'il profita de sa situation pour attirer sur lui et sur sa famille les faveurs de l'ex-souveraine qui avait reçue en dot le comté de Rouergue. Il put de cette manière acheter le château des Grèzes près de Brioude et se doter d'armoiries « d'or au cœur de gueules, au chef d'azur chargé de

deux étoiles d'or »<sup>17</sup>. En même temps, son frère, Armand François, devint prieur mage du chapitre de l'église de Saint-Antonin, dignité qui passa ensuite au fils de Claude, Sébastien, plus connu sous le nom de Sébastien des Grèzes. Celui-ci rétablit un peu d'ordre dans l'église de la ville qui à l'époque était entre les mains de cadets des familles bourgeoises de la cité, dont la piété et l'assiduité aux offices étaient loin d'être exemplaires. Dans ce but, il introduisit l'ordre des Génovéfains mettant ainsi à l'écart les anciens chanoines. Cette action, jointe à une conduite privée discutable, fut à l'origine de nombreuses contestations et finalement de son départ de notre ville. Il s'installa alors dans son prieuré d'Allanche, se rapprochant ainsi du rude château des Grèzes, principale propriété de la famille.



Le château des Grèzes

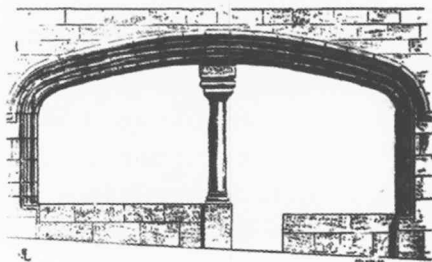
Ce fut lui qui introduisit à Saint-Antonin ce Pierre François sieur de la Garenne cité plus haut et considéré en Auvergne comme un mauvais sujet. Il aurait été mêlé à l'enlèvement d'une jeune fille, ce qui lui valut une condamnation à mort par contumace aux Grands Jours d'Auvergne en 1665. Sa descendance vécut bien différemment, car à Saint-Antonin rien ne se produisit de semblable. Comme avec les seigneurs de Rouyre, la maison se transmet par voie féminine, passant d'abord à Suzanne des Grèzes de la Garenne épouse de François de la Capelle Cas, puis à Jeanne de Lacapelle Cas épouse de François Guérin de Cazottes d'une famille de Puycelsi. Les enfants de cette dernière la vendirent le 19 juillet 1749 à deux avocats, Pierre David Thouron et Jacques David Alauzet qui la cédèrent en 1760 au sieur Jean Baptiste Grimal bourgeois.

Un mot sur ces Grimal, famille qui émerge au tournant de l'an 1500. Comme les Baudus, la famille restée catholique a quitté notre ville lors de la république protestante, mais sans s'éloigner. Elle reste dans les environs, à Caylus principalement, d'autant qu'un de ses membres, Hugues Grimal, est devenu prieur mage pendant les guerres de religion. Au début du XVII<sup>ème</sup> siècle, la paix de retour, Louis Grimal revient, car il dispose de biens importants qu'il tient de sa mère, Marie Dubois, héritière des notaires de l'ancienne abbaye. La famille, qui au XVII<sup>ème</sup> siècle semble assez active (ce Louis Grimal porte le titre ronflant d'assesseur criminel en la maréchaussée de Rouergue), paraît se contenter de ses rentes cent ans plus tard et ne fait guère parler d'elle. Le dernier d'entre eux vend le 15 pluviôse an VIII (04 février 1800) la maison à Pierre Bromet, homme de loi, au prix de 7 000 francs, la plus grande partie de cette somme étant payable à crédit. Le vendeur et sa femme conservent la jouissance de la maison vendue pendant leur vie.

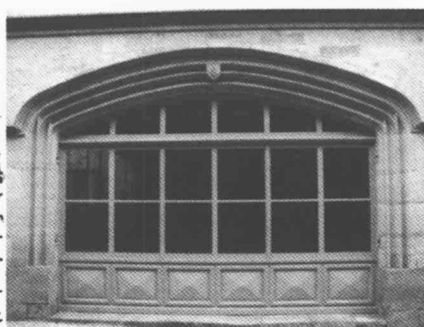
Le premier Bromet connu, qui se prénomme Rigail, vivait avant 1640 dans le quartier très populaire de la Bonnette Rescoste. Après lui, à chaque génération, la famille s'élève d'un cran dans l'échelle sociale. Son fils Jean est peigneur de laine. À la génération suivante, Antoine est le secrétaire de la communauté en 1699. C'est lui qui dresse les listes des « *nouveaux catholiques* », entendons par là les protestants, que demande l'intendant de Montauban, rapportant leur comportement. Par exemple, « *Me Pierre Pénavaire avocat et Jean Jacques Pénavaire son fils non marié sont absents depuis un mois et fugitifs. Le père s'est absenté le premier et le fils ensuite. Le père a laissé Demille Marg[ueri]te Bécay sa femme et sept enfants... La femme et les enfants qui restent et qui ne font point leur devoir de catholiques...* ». A partir de cette date, la famille se divise en plusieurs branches dont les fils partagent tous, semble-t-il, un même but, épouser une héritière. Ils choisissent un métier bien vu de la bourgeoisie locale au XVIII<sup>ème</sup> siècle : homme de loi, orfèvre, chirurgien ou médecin. C'est ainsi que l'on verra deux orfèvres : Pierre qui, après un apprentissage à Saint-Antonin, exercera à Villefranche de Rouergue, et Artémon, frère du précédent, apprenti chez son frère, qui exercera d'abord à Toulouse, puis à Pamiers<sup>18</sup>. Ce sont les hommes de loi de la famille qui la mèneront au premier plan de la société locale. Antoine secrétaire de la communauté en 1699 est simple praticien, au rez-de-chaussée, dirons-nous, de la pyramide judiciaire. Il a quatre fils, les deux orfèvres cités



plus haut, Guillaume, praticien comme son père, et François qui sera chirurgien. Le mariage de ce dernier avec Jeanne Cassaing procure à Jean François Antoine, leur fils, une étude de notaire. Pierre, fils du précédent, est avocat et sera plus tard le juge de paix du canton. Il réussit un mariage, encore plus avantageux que celui de ses prédécesseurs. Il épouse en 1793 Jeanne Saremejane de la haute bourgeoisie protestante locale. Sa mère, Marianne Alauzet, qui descendait de la famille à qui on avait confisqué la « caserne des anglais » après la Révocation, avait reçu une dot de 20 000 livres, somme probablement jamais atteinte jusque-là chez nous. Un grand-oncle, Jean Pierre Saremejane, avait fini capitoul de Toulouse. La famille adhéra largement à la Révolution. Elle comportait alors plusieurs prêtres qui revinrent à la vie civile, l'un d'eux, Joseph Antoine, reprenant même en 1796 l'étude de notaire. Les deux derniers Bromet, un frère et sa sœur, décèdent autour des années 1880. Celle-ci, Jenny, par son testament, légua une somme de 20 000 francs à l'hospice pour créer une salle d'asile, un ouvroir et avoir une troisième sœur ; plus, une autre de 10 000 francs à la fabrique pour embellir l'église. Précisons, que les orfèvres de la famille n'habitèrent jamais cette maison, mais une autre, rue Droite, près de la passade de Mazerac. On n'est même pas sûr qu'aucun Bromet ait jamais habité ici, car dès 1794, grâce à son mariage, Pierre, le juge de paix, avait acquis une autre des belles maisons de Saint-Antonin, que les héritiers vendirent au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle à Monsieur Bayrou, au n° 6 rue de la Porte Rodanèze. Les mêmes avaient vendu quelques dizaines d'années plus tôt l'immeuble dont il est question aujourd'hui à Monsieur Lérés.



La boutique nord  
vue par Viollet-Le-Duc



La boutique nord en 2015

Pour terminer, il est intéressant de comparer une photographie de la plus grande des boutiques, celle qui est au nord, jouxtant la ruelle de l'orfèvre Bromet, avec le dessin qu'en a fait Viollet-Le-Duc. Trois détails retiennent l'attention : la disparition de la colonne qui divisait l'arceau, l'aspect différent de l'archivolte, c'est-à-dire de l'encadrement de l'arcade<sup>19</sup>, enfin la présence d'un blason sur la clef de voute actuelle, alors qu'il manque sur le dessin. Pour expliquer, cette différence, on peut proposer l'hypothèse que ces changements ont été effectués entre 1842, date de la venue de l'architecte à Saint-Antonin et 1886, année d'impression de la planche du bulletin de la Société Archéologique mentionné en introduction.

Il faut encore juxtaposer ce blason de la façade à côté de celui placé au-dessus de la porte d'entrée de l'aile sud dans la cour.

30ème Annuaire

71 72

F. Tronçon 1886



MAISON BROMET - SAINT ANTONIN



En 1886

En 2015

En 2015

En dessus

le blason de la cour<sup>20</sup>

Blason arasé porte

Blason de la boutique

En dessous blason de la boutique

On a l'impression que l'écu de la boutique a été inspiré des armoiries de la cour : une croix et la lettre B ont été ajoutées, le B des Bromet bien sûr. Toutes ces différences militent en faveur de la rénovation de la grande arcade lors de la reconstruction de la façade. À cette occasion, on a dû installer une clef de voute armoriée, peut-être pour remplacer celle, arasée<sup>21</sup>, visible au-dessus de la porte d'entrée sur la rue.

<sup>1</sup> VIOLLET-LE-DUC (Eugène), *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI<sup>ème</sup> au XVI<sup>ème</sup> siècle*, 1867, tome 2, p. 238, fig. 3.

<sup>2</sup> FOURNIER (capitaine), *Rapport sur une excursion de la Société Archéologique*, dans « Bulletin Archéologique et Historique de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne », 1886, pp. 256-257.

<sup>3</sup> Bulletin Archéologique et Historique de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne, 1916, pp. 258-261. Malheureusement, il ne sera pas donné suite à ce projet.

<sup>4</sup> En réalité, on peut supposer que le buoc répondait à la définition de terrain vague, c'est-à-dire sans propriétaire identifié.

<sup>5</sup> Du point de vue féodal, les maisons dépendaient toutes de l'Abbaye. Les redevances qui étaient dues laissent entendre que les deux parties de la maison Delbarry (voir figure 1) étaient indépendantes. On aurait alors cinq maisons à l'origine de la maison Bromet, et même six.

<sup>6</sup> Les maisons seront désignées dans cette partie par le nom de leur propriétaire en 1422 (cf. figure 1).

<sup>7</sup> On voit encore, dans la ruelle nord, plusieurs ouvertures anciennes. Les deux premières, en venant de la place, semblent être les portes d'entrée de deux maisons, séparées à l'origine et fondues ensuite (avant 1330) dans la maison Beyne.

<sup>8</sup> *Guide illustré de Saint-Antonin-Noble-Val*, p. 80, Montauban, 1946.

<sup>9</sup> Peut-être lors de construction de la halle.

<sup>10</sup> L'hypothèse d'une « interprétation libre du poinçon de la monnaie de Toulouse » paraît fortement improbable car la maison n'a jamais été la propriété d'orfèvres.

<sup>11</sup> Un acte mentionne la « maysso et cort de Mre Bernad Molenie metge et de sa molier », ce qui signifie que l'immeuble faisait en fait partie de la dot sa femme. Nous ne connaissons pas l'identité de cette dernière.

<sup>12</sup> RICHARD (François), *Amable de Baudus*, Numilog, 2010.

<sup>13</sup> MAISONOBE M., *Inventaire sommaire des Archives Départementales de Tarn-et-Garonne antérieures à 1790*, A 110

<sup>14</sup> A.C. de Saint-Antonin, *Inventaire sommaire*, p.12.

<sup>15</sup> Les seigneurs de Rouyre eurent du mal à quitter Saint-Antonin et finirent par racheter aux successeurs du marquis de Cornusson la maison de derrière qu'ils vendirent dans la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle au comte de Lastic.

<sup>16</sup> Les renseignements qui suivent proviennent de MICOLON F., « *Le château des Grèzes* » dans *Almanach de Brioude*, 1970, pp. 31-72.

<sup>17</sup> Ce qui signifie : deux étoiles dans le tiers supérieur de l'écu et un cœur en dessous. Claude François aurait choisi le cœur en souvenir de l'origine de sa fortune. On peut se demander si ses descendants saint-antoninois, parmi lesquels on compte beaucoup de prêtres, n'ont pas transformé ce cœur en globe pour éviter de mettre en évidence cet épisode fondateur !

<sup>18</sup> THUILE (Jean), *L'orfèvrerie du Languedoc*, Paris, 1964, Vol. I, pp. 333-335. L'auteur signale que le poinçon de Pierre Bromet était marqué « P.B.VI ». Il ne connaît pas d'œuvre des deux frères.

<sup>19</sup> Une des voussures présente une cannelure spiralée, ornement qu'on ne retrouve pas sur le dessin de Viollet-Le-Duc.

<sup>20</sup> Le blason de la cour évoque celui des François. La seule différence étant la substitution d'un globe au cœur, rappelant trop clairement les origines de la fortune de la famille.

<sup>21</sup> Le martèlement a pu se produire pendant la Révolution.